

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XXIX

— Je suis bien en effet Renée... balbutia-t-elle d'une voix

hésitante ; mais vous, monsieur ?

— Moi, chère enfant, répondit le misérable, je suis l'auteur de la lettre que vous avez reçue à Maison-Rouge... je suis un ami de votre mère...

Ces quelques mots replacèrent la jeune fille en plein courant d'exaltation filiale.

— Ma mère, reprit-elle en joignant les mains. Oh ! monsieur, c'est donc bien vrai ? je vais la voir...

— Elle vous attend !

— C'est par son ordre que vous m'avez écrit ?

— Oui, chère enfant... Il lui tarde de vous embrasser... Venez...

— Je vous suis, monsieur, mais d'abord il faut aller chercher ma valise aux bagages...

Et elle montrait son bulletin à Léopold Ce dernier le lui prit.

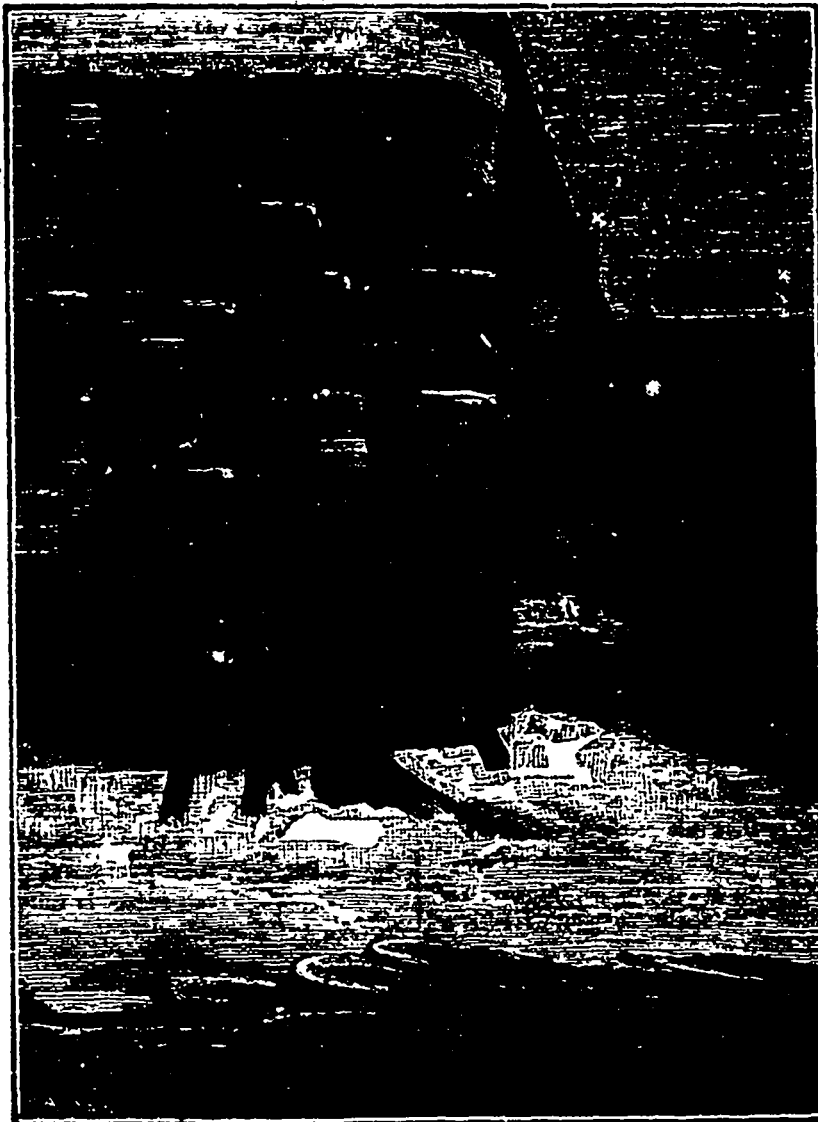
— Inutile de vous attendre... répondit-il. Demain un domestique, muni de ce bulletin, viendra réclamer la valise qui sera déposée à la consigne... Acceptez mon bras, mademoiselle, je vais vous conduire à la voiture de votre mère...

— Allons, murmura Renée en posant la main sur le bras que lui tendait le misérable.

Léopold n'était guère moins agité que sa compagne, mais pour des motifs bien différents. Toujours maître de lui-même, il

parvenait d'ailleurs à cacher merveilleusement son trouble.

Il fit traverser la cour à la jeune fille, sortit avec elle par la grille donnant sur la rue de Metz, tous deux arrivèrent près du coupé de Pascal Lantier.



Les deux jeunes gens se penchèrent vers le corps et le soulevèrent avec difficulté.

Jarrelonge grelottait sur le siège en maudissant le retard involontaire de son complice. Un brouillard fin commençait à tomber et lui causait une préoccupation très vive.

Si le froid persistait, le paré de Paris, grâce à ce brouillard, serait bientôt couvert d'une couche de verglas sur laquelle le cheval le mieux ferré ne pourrait tenir pied.

Léopold ouvrit la portière du coupé, se découvrit respectueusement et dit à la jeune fille :

— Veuillez monter, mademoiselle...

Renée s'assit dans l'angle droit de la voiture.

— Emballé, le colis ! pensa Jarrelonge.

— Je vais avoir l'honneur de prendre place à côté de vous... poursuivit l'ex-réclusionnaire, puis avant de refermer la portière, il ajouta en s'adressant à Jarrelonge : A l'hôtel...

Le pseudo-cocher, obéissant à la consigne qu'il s'était donnée, répondit pour la troisième

— « Ya, meinher... »

Renée ne pouvait soupçonner un piège : d'ailleurs la politesse raffinée, les manières d'homme du monde de son compagnon cette voiture de maître, ce domestique en livrée, augmentaient sa confiance.

Jarrelonge rassembla les guides dans sa main gauche et fit un appel de la langue. La jument partit.

Nous savons que le grelin ne manquait point d'expérience. Sentant le pavé mauvais et voulant éviter un accident possible, il suivit au très petit trot l'itinéraire convenu d'avance.

Léopold ne s'occupait pas de lui. Il était tout entier à la fille de Robert Vallerand, dans l'esprit de laquelle il importait de ne laisser naître et grandir aucun soupçon.

— Chère enfant, dit-il en lui prenant la main, je vous félicite d'avoir écouté sans hésitation la voix de votre amour filial ! Votre mère sera bien heureuse en vous voyant si belle et si charmante...

— Je serai bientôt près d'elle, n'est-ce pas, monsieur ? balbutia la fille de Marguerite.

— Oui bientôt, mademoiselle, mais jamais assez vite, au gré de son impatience...

— Il me semble que cette impatience ne saurait égaler la mienne !... Ma Mère habite Paris ?

— Sans doute...

— Près d'ici ?

— Non, très loin... à l'autre extrémité de la ville...

— Comme ce cheval marche avec lenteur !...

— C'est par prudence... Le brouillard se change en verglas et le pavé devient glissant... Ne vous impatientez pas...

— Je ne m'impatiente pas, monsieur... J'ai soif des baisers de ma mère...

— Sentiment bien naturel, qui vous honore ! !

— Comment s'appelle ma mère ?

— Mais son nom de famille ?

— Renée, ainsi que vous...

Léopold répliqua, en donnant à sa voix les intonations les plus mielleuse, les plus caressantes :

— Un mystère plane autour de vous, chère enfant, vous le savez... N'étant que l'ami et le mandataire de votre mère, il ne m'appartient pas de vous répondre... Elle seule peut et doit vous apprendre ce que vous désirez connaître...

— Toujours le mystère ! toujours ! murmura la jeune fille en soupirant.

— Il sera désormais de courte durée...

— C'est vrai... J'ai bien attendu dix-neuf ans... je puis attendre une heure encore... Ainsi, au milieu des ténèbres qui m'enveloppaient, ma mère veillait sur moi ?

— Depuis votre enfance, et Dieu sait avec quel amour ! Elle avait trouvé moyen de déjouer les projets de celui qui vous enlevait à elle et s'était vainement flatté de lui faire perdre vos traces ; mais, tant que cet homme a vécu, elle ne pouvait aller à vous ni vous appeler à elle...

— Pauvre mère ! ! Elle a beaucoup souffert, n'est-ce pas ?

— Oui, beaucoup ! ! Son cœur saignait... ses yeux pleuraient...

— Votre lettre me l'a fait comprendre, et je n'ai pas hésité...

— Vous avez eu raison de fuir cette femme, cette ennemie, docile aux volontés posthumes des persécuteurs de votre mère...

— J'ai trompé sa surveillance... Pourra-t-elle contre moi quelque chose quand elle s'apercevra de ma fuite ?...

— Rien ! La voilà réduite à l'impuissance... Se sentant vaincue, elle se taira !

Après un instant de silence, Renée reprit :

— Vous saviez donc que j'étais à Maison-Rouge avec ma dame Ursule !

— Vous ne pouviez faire aucune démarche sans que j'en sois instruit... répondit Léopold,

— Ainsi, vous me connaissiez ?...

— Depuis dix ans je ne vous ai jamais perdu de vue...

— Vous veniez au pensionnat ?...

— Plusieurs fois chaque année, sous des prétextes ingénieux, par ordre de votre mère...

— Oh ! qu'elle soit bénie, cette surveillance maternelle si touchante et si tendre ! ! s'écria la jeune fille avec exaltation ; puis elle ajouta : Mais cet homme qui vient de mourir... Ce Robert qui faisait mourir ma mère en me séparant d'elle, avait-il donc des droits sur moi ?

— Ceci n'est pas mon secret, chère enfant ! Votre mère seule aura le droit de vous répondre quand vous la questionnerez...

— Me permettra-t-elle de le faire ?

— Je puis vous en donner l'assurance...

— Arriverons-nous bientôt ?...

Léopold abaissa pendant une seconde la glace de la portière, regarda au dehors et répliqua :

— Dans une demi-heure, à peu près...

— Comme nous allons lentement ! !

— Le pavé est mauvais... Le cheval marche avec difficulté et glisse à chaque pas...

Jarrelonge avait en effet toutes les peines du monde à empêcher la jument de s'abattre, et maugréait à demi-voix contre le verglas qui de minute en minute devenait plus dangereux.

On se trouvait seulement à l'entrée de la rue des Boulets. Léopold, lui, loin de se plaindre de cette lenteur, s'en félicitait. Le pont de Beray, par un temps pareil, serait sans aucun doute absolument désert.

— Elle est encore jeune, ma mère, n'est-ce pas, monsieur ? demanda tout à coup Renée...

— Oui, mon enfant, elle est jeune encore, mais les souffrances l'ont bien vieillie, et la douleur a blanchi ses cheveux...

— Pauvre mère ! ! souffrances et douleurs, je lui ferai tout oublier... Quelles angoisses a mis dans mon âme la lettre que vous m'avez écrite, mais aussi que de joie et que de bonheur ! Combien de fois je l'ai relue ! ! Je la relisais encore en chemin de fer, car je ne m'en suis point séparée... je ne m'en séparerai jamais...

— Bon à savoir ! pensa Lantier. Elle a cette lettre dans sa poche, il ne faut pas qu'on la trouve sur son cadavre...

Le coupé roulait moins lentement. On venait de sortir de la rue de Picpus.

Jarrelonge avait engagé la voiture sur le macadam mal entretenu de l'ancien boulevard extérieur, et les rugosités du sol, d'unant prise aux sabots du cheval malgré le verglas, lui permettaient de doubler son allure.

Le pseudo-cocher enveloppa d'un vigoureux coup de fouet les flancs de la jument, et la brave bête prit un trot de cinq lieues à l'heure.

— Nous arrivons... pensa Léopold. Soyons prêts...

De la main gauche il fouilla son pardessus et saisit le foulard qui devait lui servir à bâillonner Renée.

Brusquement, au dehors, une voix se fit entendre, une voix rauque chantant sur un vieil air un couplet d'une chanson bizarre.

Lantier tressaillit en reconnaissant la voix de Jarrelonge ; il écouta. Renée, de son côté prêta l'oreille.

Le libéré chantait :

- » Nous voici bientôt sur le pont.
- » La faridondaine, le faridondou...
- » Bientôt sur le pont de Bercy.
- « C'est ici ..
- » A la façon de Barbari,
- « Mon ami... »

Ce vieil air, retentissant dans la nuit mal éclairée par de rares becs de gaz, parut à la jeune fille d'une tristesse lugubre. Léopold lui-même se sentit remué. Le dénouement du terrible drame dont il avait combiné le plan approchait.

Il fallait agir. La voix de Jarrelonge s'était éteinte.

— Sommes-nous loin encore ? demanda Renée.

— Non, mon enfant, répondit l'ex-réclusionnaire, et il faut me permettre de vous bander les yeux...

La fille de Marguerite frissonna de la tête aux pieds.

— Me bander les yeux ! répéta-t-elle avec épouvante.

— C'est l'ordre de votre mère...

— Mais pourquoi cette précaution ? balbutia Renée dont l'effroi grandissait. Que veut-on me cacher ?

— Je ne puis pas, ou plutôt je ne dois pas vous répondre. Un mystère plane sur votre naissance, vous le savez déjà et je vous l'ai répété... Il y a là un secret de vie ou de mort pour votre mère, et jusqu'à ce que vous l'avez vue, vous devez éloigner de votre esprit la défiance et l'inquiétude, et obéir sans chercher à comprendre...

— Mon Dieu... murmura la jeune fille, que tout cela est étrange !

— Consentez-vous à ce que je vous ai demandé ?

— Faites, monsieur, puisqu'il le faut...

— Léopold prit le foulard, le plia en forme de bandeau, et parut d'abord le fixer sur les yeux de Renée. Mais brusquement il le fit glisser jusqu'à la bouche et le serra d'une main vigoureuse.

Renée poussa un cri étouffé, que l'étoffe de soie comprima dans sa gorge, et voulut se débarrasser du bâillon.

— Pas un geste ou vous êtes morte ! commanda le bandit d'une voix basse et dure.

La jeune fille, étouffée à demi, se sentait défaillir. Le coup s'engageait sur le pont de Bercy. Jarrelonge se souleva tout à coup pour regarder au loin avec inquiétude. Il venait d'entendre le bruit d'une voiture roulant sur le quai, et il apercevait deux lanternes dont les feux verts brillaient dans la nuit comme des lucioles.

Cette voiture marchait bon train, malgré le verglas. Léopold, lui, ne voyait rien. En ce moment il fouillait les vêtements de Renée et débarrassait ses poches de tout ce qu'elles contenaient. Au nombre des objets qu'il en retira se trouvait la lettre.

Soudain le coup s'arrêta.

— Vivement ! fit Jarrelonge en frappant contre la vitre.

Renée, que la terreur paralysait complètement, voyait d'une façon vague, entendait à peine, et conservait une immobilité de statue.

Léopold de Troyes ouvrit la portière, saisit la jeune fille dans ses bras et descendit sur le trottoir.

On entendait la Seine grossie mugir en s'engouffrant sous les arches, et les glaçons s'entrechoquaient avec un bruit sinistre. La voiture que venait d'apercevoir Jarrelonge s'engageait à son tour sur le pont.

— Tonnerre du diable ! Dépêche-toi ! Une voiture arrive ! dit le libéré à Léopold.

Ce dernier atteignait le parapet. Il raidit ses bras, souleva Renée, la balança pendant une seconde au-dessus du gouffre et lâcha prise. La fille de Marguerite disparut dans le vide, un cri déchirant traversa l'espace et s'éteignit au milieu du fracas des eaux et des glaçons.

Léopold était déjà dans le coupé, et Jarrelonge fouettait à tour de bras la jument, qui partit ventre à terre du train d'un cheva lomballé.

Le cri d'agonie avait été poussé par Renée dont le bâillon mal assujéti s'était détaché dans la chute.

Le fiacre, car c'était un fiacre, qui venait de s'engager sur le pont, s'arrêta court. Le cocher écoutait. Au même temps s'ouvraient les portières, et deux têtes émergeaient de l'intérieur du véhicule.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent deux voix en même temps.

Déjà le cocher dégringolait de son siège.

— Un crime ! un crime, messieurs ! répondit-il d'une voix étranglée.

— Un cri ! répétèrent les voyageurs stupéfaits.

Et deux jeunes gens mirent pied à terre.

— Oui, messieurs, poursuivit le cocher, aussi vrai que je suis un brave garçon !

— Mais, que s'est-il passé ? qu'avez-vous vu ?

— Il y avait une voiture arrêtée devant moi, la voiture qui se sauve là-bas comme si le diable l'emportait ; j'ai vu un homme descendre et s'avancer vers le parapet... il portait un fardeau... un corps vivant... le corps d'une femme... il l'a jeté dans la rivière et j'ai entendu un cri qui m'a glacé jusqu'à la moëlle des os...

Les trois hommes se penchèrent sur le parapet.

— Ecoutez ! dit vivement l'un d'eux. Ecoutez...

Tous les trois prêtèrent l'oreille. Au-dessous d'eux grondait sans relâche la voix monotone de la rivière charriant des glaçons. Au loin s'affaiblissait le bruit du coupé emportant les deux assassins.

— Une plainte... j'ai entendu une plainte... fit tout à coup l'un des jeunes gens.

— Moi aussi... répliqua le cocher, il me semble qu'elle parlait de ce monceau de neige que nous voyons là-bas...

— Venez... dit le troisième interlocuteur, au bout du pont nous trouverons un escalier.

— Je ne peut pas laisser mon fiacre seul, il y a tant de che-napans et de rôdeurs de nuit...

— Eh bien ! attendez-nous...

Et les deux jeunes gens s'élançèrent vers l'escalier dont les premières marches, ainsi que l'avait fort bien supposé l'un d'eux, aboutissait au quai, à l'extrémité du pont de Bercy. Ces jeunes gens étaient Paul Lantier et Victor Bérallé.

### XXXII

Nous croyons presque superflu d'expliquer la présence du fils du constructeur et du contre-maître sur le théâtre du crime.

Ils arrivaient de Bercy où ils avaient dié chez l'oncle de Victor, et posé les bases du contrat de mariage à intervenir entre ce dernier et Etienne Baudu, et ils descendirent impétueusement l'escalier, au risque de se rompre le cou sur les marches rendues glissantes par le verglas.

En moins d'une seconde ils atteignirent la berge encombrée de glaçons charriés par la rivière, et de neige versée par les tombereaux du service de la voirie de Paris.

— Ecoutez, monsieur Paul. . murmura le contromaitre. Ecoutez... J'entend encore...

L'étudiant prêta de nouveau l'oreille, en retournant son souffle.

— C'est de ce côté... fit-il ensuite en désignant un morceau de neige qui montait presque à la hauteur du tablier du pont. Je distingue des plaintes étouffées...

— Courons ! reprit Victor.

Et il s'élança sur la déclivité de la colline neigeuse dans laquelle il entra jusqu'à demi-corps.

— Diable ! diable !... mauvais chemin ! grommelait-il en faisant des efforts inouïs pour atteindre le faite de l'éminence improvisée.

Paul le suivait de près, non sans peine. Du haut du quai, et les coudes appuyés sur le parapet, le cocher de fiacre cria :

— Tenez-vous quelque chose ?

— Oui, répliqua Victor dont les mains palpaient en ce moment une étoffe flottante. C'est une femme qui doit être là...

— Une femme ! répéta Paul.

Et d'un bond vigoureux il se trouva près du contre-maitre.

— Je suis sûr de ne pas me tromper... reprit ce dernier, je la sens... La voici...

Une plainte nouvelle et parfaitement distincte répondit à ces paroles.

— Oh ! les misérables ! murmura l'étudiant. Les misérables !

— Occupons-nous de la victime, monsieur Paul, continua Victor. Nous penserons ensuite aux assassins qui, grâce au ciel, ont manqué leur coup...

Les deux jeunes gens se penchèrent vers le corps profondément enfoui dans la neige et le soulevèrent avec difficulté.

— Croyez-vous la pauvre créature dangereusement blessée ? demanda Paul.

— J'espère que non... Nous verrons ça tout à l'heure... L'essentiel pour le quart d'heure est de l'enlever d'ici, et ce n'est point commode... Il faut des précautions... Attendez un peu.

Renée ne donnait plus signe de vie. Aucun gémissement aucune plainte, ne s'échappaient de ses lèvres.

Victor Béralle, nous croyons l'avoir déjà dit, était doué d'une vigueur peu commune.

— Un coup de main, s'il vous plaît... poursuivit-il.

— Que voulez-vous faire ?...

— Charger cette malheureuse femme sur mes épaules...

La tâche était assurément difficile ; cependant, avec l'aide de Paul, il parvint à l'accomplir. Une fois la jeune fille sur son dos, où il la maintint en tenant et en serrant contre sa poitrine ses bras inertes, il se laissa glisser le long du monticule, et se trouva sur la berge.

Là il se remit debout, toujours chargé de son fardeau ; il gagna l'escalier conduisant au quai, et il le gravit lentement. Paul le suivait pas à pas, prêt à le soutenir s'il le voyait au moment de perdre l'équilibre.

Enfin, haletants d'émotion autant que de fatigue, ils arrivèrent près du fiacre dont le cocher se hâta d'ouvrir la portière en s'écriant :

— Il faut la mettre dans la voiture.

Victor Béralle, se retournant, lissa glisser entre les bras de Paul le corps inanimé.

— Tonnerre ! balbutia le cocher, la malheureuse est morte !

— Évanouie plutôt, je crois... répondit l'étudiant. Prenez une de vos lanternes et éclairez-moi !...

Le cocher se hâta d'obéir tandis que Paul et le contromaitre plaignaient Renée sur les coussins. Victor prit la lanterne, l'introduisit dans le fiacre et en dirigea la lumière vers la figure de l'inconnue.

Aussitôt que ce pâle visage fut éclairé, Paul fit un geste de stupeur et poussa un cri d'angoisse.

— Qu'avez-vous ? demanda le contromaitre stupéfait à son tour.

— Cette jeune fille... murmura l'étudiant d'une voix à peine distincte.

— Vous la connaissez ?

— Je la connais... Oui, je la connais... Mais le crime qui vient de se commettre ici est inexplicable pour moi ! Quels infâmes ont voulu tuer cet enfant, et pourquoi l'ont-ils voulu ? Ah ! c'est Dieu lui-même qui m'a mis sur le chemin de Renée pour empêcher l'achèvement de l'œuvre monstrueuse !

Paul Lantier semblait en délire. Victor allait le questionner, mais il n'en eut pas le temps.

— Vite ! reprit le fils de Pascal en s'adressant au cocher. Vite !... en route !

— Où allons-nous ? demanda l'automédon en replaçant sa lanterne.

— Chez moi... rue de l'École-de-Médecine...

— Montez dans la voiture, monsieur Paul, dit Victor, et tâchez de réchauffer la pauvre demoiselle... Moi je grimpe sur le siège... il y a place pour deux.

Il escalada le marche-pied tandis que l'étudiant s'installait auprès de Renée sans connaissance, et le fiacre roula vers la rue de l'École-de-Médecine.

Tandis que se passait au pont de Bercy le sauvetage émuvant que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, le coupé était loin déjà.

Jarrelonge continuait à fouetter la jument qui, très ardente et très vigoureuse, courait à fond de train malgré le verglas.

L'équipage atteignit ainsi le pont d'Austerlitz en longeant les quais. Le bandit jetait d'instant en instant un coup d'œil en arrière pour s'assurer qu'il n'était point suivi.

Aucune lanterne de voiture ne brillait sur la ligne des quais. Rassuré complètement, Jarrelonge ralentit l'allure de la jument.

Arrivé à la place de la Bastille il remonta la rue de la Roquette jusqu'au boulevard Richard-Lenoir qui le conduisit droit à la rue de Picpus.

Deux heures du matin sonnaient au moment où il fit halte devant le pavillon du passage Tocanier. Léopold mit vivement pied à terre et ouvrit la porte cochère.

Le coupé entra dans la cour qui fut renfermée derrière lui.

— Détèle et panse la bête... dit Lantier à son complice. Pendant ce temps là, je vais préparer du vin chaud et un petit souper... j'ai une faim de tous les diables ! Ces expéditions, ça creuse !

Jarrelonge, très paternel pour les animaux, s'empressa de mettre la jument dans l'écurie, de la bouclonner, de la couvrir chaudement et de lui donner une abondante provende.

Ceci l'occupa vingt minutes environ. Au bout de ce temps il vint rejoindre son complice.

Léopold avait ravivé le feu, dressé le couvert, placé sur la table du pain, de la viande froide et de la charcuterie, et fait chauffer le contenu de trois bouteilles de vin avec beaucoup de sucre, beaucoup de cannelle, et des tranches de citron.

Les deux bandits s'installèrent en face l'un de l'autre.

— Enfin c'est fait ! murmura Jarrelonge en avalant un verre de vin chaud.

— Oui... répondit Lantier. Mais un instant j'ai eu bien peur...

— De quoi ?

— De cette voiture qui venait si mal à propos nous déranger...

— Le cocher et les voyageurs ont dû entendre le cri de la petite...

— C'est plus que probable; ils auront oru à quelque accident sur le verglas...

— Tu n'avais donc pas bâilloné la demoiselle ?...

— Si, mais le fouldard aura glissé...

— Une autre fois prends de l'étoffe de coton... ça serro mieux... Le cri, d'ailleurs, n'est qu'un détail... La demoiselle n'en a pas poussé un deuxième, et à cette heure, au milieu des glaçons, dans une rivière qui charrie, elle doit être loin...

— N'y pensons plus... reprit Léopold.

— Notre besogne est-elle finie ?

— Elle n'est qu'à moitié...

— Encore une noyade ?

— Noyade ou autre chose... Nous chercherons le moyen d'exécution... il ne faut pas se répéter trop...

— Enfin qu'en dis-tu à supprimer radicalement ?

— Oui.

Jarrelonge se gratta l'oreille.

— Est-ce que nous en aurons beaucoup à charrier comme ça ? demanda-t-il

— Que t'importe, si tu es payé ?

— Oui, mais le prix convenu ça ne compte que pour un ?...

— Sans doute...

— Tu conviendras que c'est bien le moins et que j'ai gagné mon argent en toute conscience...

— Je ne songe point à le constater...

— Sans avoir l'idée de me surfaire, ça vaudrait tout de même une petite gratification en plus... Hein ? qu'en dis-tu ?...

Léopold, silencieusement, exhiba un portefeuille qu'il ouvrit. De l'une des poches de ce portefeuille il tira une petite liasse de billets de banque.

Jarrelonge, médusé par la vue du papier Garat, arrondissait des yeux étincellants de convoitise. Il s'accouda sur la table, le menton dans ses deux mains, dévorant du regard les doigts de Léopold qui froissaient les billets de banque avec désinvolture.

— Excusez ! fit-il. Plus que ça de fâfiots ! Tu te mets bien, ma vieille !

— L'ex-réclusionnaire tendit au libéré un billet de mille francs.

— Voici le prix convenu... lui dit-il.

Puis il ajouta en posant deux billets de cent francs sur la nappe !

— Et voici ta gratification... Est-tu content ?

— Tu es un vrai zig !... s'écria Jarrelonge en empochant le papier de la Banque, et autant pour l'autre, n'est-ce pas ?

— Oui, autant..

— Eh bien ! tu sais, tu peux aller jusqu'au quartieron... ça ne me déplaira pas... Ma vieille, je suis ton homme !

— Je compte sur toi ! répondit Léopold à la dernière affirmation de Jarrelonge, et maintenant, causons de nos affaires...

Il poursuivit, en prenant dans la poche de son gilet le bulle-

tin de bagages que Renée lui avait remis, en le présentant à son compagnon :

— Prends ceci...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu le vois bien...

— Un bulletin de bagages ?...

— Oui, celui de la potite... Une valise se trouve à la consigne... une valise enregistrée à Maison-Rouge, souviens-toi... demain matin tu iras la retirer...

— Entendu... fit Jarrelonge en prenant le papier.

— Aie soin d'avoir un costume et de te faire une tête qui te rendent méconnaissable...

— Ya, meinher... Est-ce tout ? Pas d'autres instructions ?

— Tu apportera ici cette valise. Il faut voir ce qu'elle a dans le ventre...

— Con venu...

— Sur ce bonsoir... va te coucher...

— Bonne nuit...

Jarrelonge alluma une bougie et disparut.

Léopold, resté seul, examina les objets pris par lui dans les poches de Renée. Ces objets consistaient en une paire de gants, un petit étui d'ivoire contenant un dé en argent et des oiseaux, la clef de la valise et la lettre que nous connaissons.

— Elle avait à coup sûr une porte-monnaie, se dit-il. Dans ma précipitation je l'ai oublié... C'est un tort... mais en somme, cela importe peu...

Il serra la lettre et les autres objets au fond d'un meuble où il mit aussi son portefeuille, et à son tour il alla se reposer.

Pascal Lantier avait passé une soirée terrible. À minuit il s'enferma dans sa chambre à coucher, se jeta sur son lit, espérant y trouver un peu de sommeil.

Le sommeil ne vint pas, chassé par une incessante préoccupation. Le misérable ne s'épouvantait point à la pensée du crime hideux qu'il faisait commettre. Il ne songeait qu'à une seule chose, la probabilité plus au moins grande de la réussite.

Après avoir refusé de venir personnellement en aide aux projets de son complice, il regrettait cette décision en se disant que, s'il était auprès de Valta, témoin actif des faits accomplis, les perplexités qui le torturaient n'existeraient pas pour lui ; il saurait déjà si Renée était venue à Paris tomber dans le piège tendu, et si désormais l'héritière de Robert Vallerand n'était plus à craindre.

Sa fiévreuse insomnie se prolongea jusqu'à l'aube. Il quitta son lit, mais l'agitation de ses nerfs et de son cerveau, au lieu de se calmer, augmenta.

Les aiguilles de la pendule lui semblaient marcher avec une lenteur de fâcheux augure. À mesure que s'écoulaient les minutes il s'affermait de plus en plus dans la conviction qu'il allait apprendre l'anéantissement de ses espérances.

À neuf heures il n'avait pas encore quitté sa chambre où il allait et venait de long en large comme un bête fauve dans sa cage.

Un coup de sonnette se fit entendre, bref, impérieux en quelque sorte, car nous prenons sur nous d'affirmer qu'un coup de sonnette a son expression bien distincte.

Pascal tressaillit. Il allait descendre quand on frappa doucement à la porte.

— Entrez... dit-il.

Puis, voyant son domestique, il ajouta sans transition :

— Que voulez-vous ?...

— Monsieur, c'est une personne qui est en bas et désire vous parler...

— Quelle personne ? demanda l'entrepreneur avec inquiétude, comme s'il craignait déjà la visite des gens de justice.

— Un monsieur bien couvert...

— Est-il venu ici déjà ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— A-t-il dit son nom ?

— Je le lui ai demandé... il a répondu que monsieur ne le connaissait pas, mais qu'il apportait à monsieur une nouvelle importante...

— Bien, j'y vais...

L'entrepreneur descendit au rez-de-chaussée et se trouva en face de Léopold, portant comme la veille au soir le costume sévère et correct qui lui donnait l'apparence d'un magistrat ou d'un employé supérieur.

Les deux hommes échangèrent un salut cérémonieux. Pascal, tirant une clef de sa poche, ouvrit son cabinet et y fit entrer le nouveau venu.

— M'avez-vous reconnu ? demanda l'ex-résolutionnaire dès que la porte fut refermée.

— Du premier coup d'œil, malgré votre déguisement !... Je vous attendais avec impatience... Parlez vite !

— Je n'ai que deux mots à vous dire...

— Lesquels ?

— C'EST MORT !

— Mort ?

— Mort !... murmura Pascal en pâlisant un peu.

— Ça n'a pas pesé une once !

— Ainsi tout est fini ?

— Non pas... Nous n'avons exécuté que la moitié de notre programme... Il s'agit maintenant d'exécuter l'autre... de beaucoup la plus importante...

— Vous voulez parler d'Ursule Sollier ?

— Précisément... La femme de confiance est bien autrement dangereuse que ne l'était la petite, puisqu'elle possède la fameuse lettre écrite par Robert Valleraud au notaire, et que j'appellerais volontiers la clef de la succession. Il importe d'agir vite et surtout avec adresse... A cette heure, dame Ursule s'est aperçue certainement à Maison-Rouge de la fuite de mademoiselle Renée, et doit pousser des cris de pintade en la réclamant à tous les échos ! Il s'agit de battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Qu'avez-vous résolu ?

— Beaucoup de choses, et point du tout commodes à mener à bien, je vous assure... La dame de confiance garde le lit, vous le savez, pour une foulure de la cheville... Il faut malgré cette foulure qu'elle vienne à Paris, et le docteur a déclaré en ma présence que le moindre déplacement serait dangereux.

— Vous trouverez un moyen de lui faire braver le danger ?

— Parfaitement, mais dame Ursule n'est pas une fillette de dix huit ans, une pensionnaire sans expérience qu'on peut mystifier par une lettre, et par une lettre anonyme surtout... Nous ne devons jouer qu'à coup sûr, avec tous les atouts dans les mains... Si Ursule se défie, ne fût-ce qu'une minute, va te faire fiche ! Plus rien à faire !

— Diable ! !

— Je vous ai dit que c'était difficile...

— Vous avez une idée, cependant ?

— J'ai une idée, oui... Je compte employer un petit moyen dont le succès me semble assuré, mais il est indispensable que vous me veniez en aide...

— Moi ! ! Comment ? s'écria Pascal avec un commencement d'inquiétude.

— Figurez-vous, cher monsieur Lantier, qu'avant d'entrer en relation d'affaires avec vous, j'ai cru devoir faire à votre sujet une petite enquête... On aime savoir avec qui et pour qui on travaille, n'est-ce pas ?...

— Sans doute... répliqua l'entrepreneur avec un sourire contraint, et de cette enquête, qu'est-il résulté ?...

— Les meilleurs renseignements... J'ai su, par exemple, que vous vous étiez jadis occupé beaucoup de chimie...

— C'est exact...

— Et très essentiel ! ! On m'a dit aussi que dans votre jeunesse vous possédiez un talent tout particulier pour l'imitation des écritures...

Pascal rougit et pâlit tour à tour.

— Oh ! quant à cela... commença-t-il.

— Inutile de nier par modestie !... interrompit Léopold. Je suis certain de ce que j'avance... On m'a même cité un fait prouvant votre rare mérite en matière de calligraphie... Oh ! une peccadille sans conséquence !... certain billet de cinq cents francs souscrit par votre père, portant sa signature, et présenté à l'escompte chez son banquier qui en remit les fonds avec empressement... Ce fut seulement le jour de l'échéance que votre père, sûr de n'avoir écrit et signé aucun billet à la date en question, s'aperçut de la supercherie, mais se garda bien d'en dénoncer l'ingénieux auteur...

L'entrepreneur était atterré.

— Mais qui donc vous a raconté cela ? balbutia-t-il.

— Peu importe qui me l'a raconté... interrompit l'ex-résolutionnaire. L'essentiel est que le fait soit vrai... et il l'est... Entre nous, qui ne sommes point à cela près, vous en convenez je suppose !...

— J'en conviens... murmura Lantier.

— Possédez-vous toujours ce talent d'imitation dont, à mon grand chagrin, je ne suis pas doué ?

— Toujours...

— Vous imitez une signature ?

— Celle qu'elle soit... Les parafes les plus compliqués ne sont qu'un jeu pour moi...

— C'est très utile dans les affaires... Et les corps d'écritures ?...

— A plus forte raison...

— Connaissez-vous, en votre qualité de chimiste, un liquide capable d'enlever deux ou trois liges sur une feuille de papier sans altérer cette feuille ?

— Oui.

— Et, après le lavage, on peut écrire à la place où se trouvait l'ancienne écriture ?

— Parfaitement.

Léopold se frotta les mains.

— Alors, s'écria-t-il, nous tenons Ursule Sollier ! !

— Qu'allez-vous faire ?...

— Le temps me manque pour vous l'expliquer « illico... » Attendez-moi ici tantôt, à deux heures... J'aurai besoin de vous. Préparez vos produits chimiques...

— Ne craignez-vous pas que vos visites, si elles devenaient trop fréquentes, ne soient remarquées ?...

— Pourquoi diable le seraient-elles ? Vous recevez toutes sortes de gens... Je puis être entrepreneur de charpente, marchand de fer, propriétaire de carrières... que sais-je ?... Ne soyez

pas trembleur au point de perdre le sens commun... Je vous laissez... A tantôt...

Et Léopold sortit, reconduit jusqu'à la porte de la rue par Pascal.

## DEUXIÈME PARTIE.— MADemoiselle DE Terrys.

### I

Au lieu de rentrer passage Tocanier, l'évadé de la prison de Troyes gagna la rue de la Roquette qu'il descendit jusqu'au boulevard Voltaire.

Là il déjeuna dans un petit restaurant, alluma un cigare, et toujours à pied, (car après dix-neuf ans de réclusion les longues promenades pédestres lui semblaient délectables), il suivit les grands boulevards, et par l'avenue de l'Opéra se rendit à la rue des Pyramides où il s'arrêta en face d'une belle maison neuve portant le numéro 18.

O'était dans cette maison que se trouvait et que se trouve encore l'étude hautement considérée de Me Emile Auguy, notaire.

Sous le vestibule des affiches imprimées, réunies dans un grand cadre, annonçaient les ventes, soit aux enchères, soit à l'amiable, de propriétés diverses. Léopold franchit le seuil de ce vestibule, tira de sa poche un agenda et un crayon, et se mit à parcourir successivement les affiches.

— Voici mon affaire ! dit-il tout à coup en s'arrêtant à l'une d'elles, ainsi conçue :

« Propriété d'agrément et de rapport à vendre, toute meublée, à Boissy-Saint-Léger. Parc de huit hectares. Verger, prairie, bois, taillis, terres labourables.

» Pour visiter s'adresser, tous les jours, au concierge de la propriété, avec un permis de Me Emile Auguy, notaire, etc... »

Le pseudo-Valta prit quelques notes, remit son agenda dans sa poche, puis, s'adressant au concierge, demanda :

— L'étude, s'il vous plaît ?

— Au premier, monsieur...

Léopold gravit l'escalier et, après avoir traversé une antique chambre, se trouva dans une vaste pièce où plusieurs jeunes gens, penchés sur leurs pupitres, travaillaient aux expéditions. L'un de ces jeunes gens, le plus rapproché de la porte, l'accueillit par cette question :

— Vous désirez, monsieur ?

— Voir Me Auguy...

— Veuillez vous adresser au principal... répondit le jeune homme en désignant une porte latérale ouverte au grand large.

L'ex-réclusionnaire entra dans le cabinet du maître clerc. Celui-ci, fort occupé de « minutes » qu'il compulsait, leva la tête en entendant marcher, salua le visiteur et se posa en point d'interrogation. Son attitude signifiait clairement :

— Quelle affaire vous amène ?

Lantier, saluant à son tour de façon correcte et courtoise, répondit à cette interrogation muette :

— Affaire particulière, monsieur... Je désirerais voir M. Auguy.

— Veuillez me dire votre nom, monsieur, fit le principal en se levant.

— Mon nom est inconnu de votre patron. Je viens pour l'achat d'une propriété.

Le maître clerc sortit de son cabinet, traversa l'étude dans

toute sa longueur et entra chez le notaire. Au bout d'un instant il reparut.

— Venez, monsieur, dit-il à Léopold. Le patron vous attend.

Deux secondes plus tard le cousin de Pascal franchissait le seuil du cabinet de Me Auguy et entamait ainsi l'entretien :

— Je désire, monsieur, acquérir une propriété que vous êtes chargé de vendre...

— Laquelle ?

— Celle de Boissy-sur-Léger, toute meublée...

— Très bien... Vous connaissez l'habitation et ses dépendances ?...

— Non, monsieur, mais je connais Boissy-Saint-Léger... Le pays me plaît et, comme je songe à me retirer à la campagne, j'achèterais là très volontiers... Les affiches seules m'ont renseigné... La propriété doit être importante ?...

— Oui, monsieur... bien bâtie, bien entretenue, bien meublée, parc planté d'arbres séculaires et terres en plein rapport...

— Quel est le prix demandé ?...

— Deux cent mille francs...

— C'est à peu près la somme que je veux consacrer à cette acquisition.

— Je puis vous soumettre les plans ; désirez-vous y jeter un coup d'œil ?...

— Il me serait impossible de juger d'après des plans... Je préfère me rendre à Boissy-Saint-Léger...

— Charmante promenade, monsieur ; je vais vous remettre, pour le gardien, un « permis de visiter... »

— Je vous en prie...

Le notaire prit une feuille de papier à en-tête de l'étude, trouva sa plume dans l'encre et écrivit les lignes suivantes :

« Veuillez faire visiter en détail la propriété sise à Boissy-Saint-Léger et dont vous êtes le gardien, à la personne munie de cette autorisation. »

Puis il signa, sécha l'écriture avec un rouleau de papier buvard, et tendit la feuille à Léopold qui l'avait regardé faire en souriant d'une façon singulière.

— Voilà le permis, monsieur, lui dit-il ; une fois là-bas tout le monde vous indiquera l'immeuble à vendre...

— Merci mille fois, monsieur... répliqua Lantier en prenant le papier qu'il plia et qu'il glissa dans son portefeuille.

— Visitez-vous aujourd'hui ?

— Je serai en route pour Boissy-Saint-Léger dans cinq minutes...

— Je serai heureux de vous voir à votre retour et de connaître vos impressions...

— Je m'empresserai de venir vous en faire part.

— Je souhaite qu'elles soient bonnes...

— Et moi je suis convaincu qu'elles le seront, et dès demain nous pourrons conclure...

Léopold s'était levé. Il échangea un nouveau salut avec le notaire et quitta l'étude.

Quand il se trouva sur le trottoir de la rue des Pyramides, sa physionomie radieuse exprimait une satisfaction absolue.

— Voyons un peu... murmura-t-il en tirant sa montre et en interrogeant le cadran. Une heure... poursuivit-il, j'ai juste le temps d'arriver pour deux heures rue de Picpus, où mon cher cousin voudra bien se mettre à la besogne sans perdre une seconde.

Pascal, après avoir fait dans Paris quelques courses indis-



pensables, était rentré pour attendre le pseudo-Valta. Frappé de l'expression rayonnante de son visage, il s'écria :

— Jo ne sais ce que vous comptiez entreprendre, mais je parierais sans hésiter que vous avez réussi.

— En effet, mon très cher, la chance est avec nous ! répliqua Léopold. Si je n'étais célibataire, je dirais que j'ai une veine de mari... trompé. Vous aller justifier de votre part de collaboration en menant à bien un petit travail, le plus simple du monde, et la femme qui nous gêne ira rejoindre l'autre...

— Ah ! murmura Pascal, il faut accomplir un petit travail ?

— C'est indispensable...

— Expliquez-vous ! De quoi s'agit-il ?

— Je vais vous l'apprendre...

Léopold exhiba son portefeuille, en tira le permis de visiter, le déplia, et dit en le mettant sous les yeux de son cousin :

— Voilà l'écriture qu'il faut imiter...

— Vous avez trouvé un moyen d'avoir l'écriture et la signature du notaire ! s'écria Pascal stupéfait.

— C'est assez malin, n'est-ce pas, et gentiment combiné, je suppose ? reprit l'évadé de Troyes. Songez que c'est chez le notaire de la rue des Pyramides que la dame Ursule Sollier devait se rendre pour y conduire la fille de Robert Vallerand... En voyant arriver une lettre de cet honorable officier ministériel, lettre dont vous connaîtrez bientôt la teneur, elle n'aura pas même un instant de doute et d'hésitation, et viondra tomber à son tour dans le traquenard... L'en tête de la feuille, l'écriture, la signature, auront un cachet d'authenticité indiscutable... Tout le monde s'y tromperait.

— Comment avez-vous eu cela ?

— En le demandant, tout simplement... Un permis de visiter ne se refuse jamais. Vous avez l'écriture et la signature... A l'œuvre donc, car la lettre à envoyer à madame Sollier sera longue, et il faut que la signature se trouve de l'autre côté de la page...

Pascal Lantier, la mise sombre, les sourcils froncés, réfléchissait.

— A quoi diable pensez-vous, mon très cher ? fit Léopold.

— Je me demande si cet « en tête » imprimé ne suffirait pas et au-delà, pour convaincre Ursule, et s'il est indispensable d'imiter exactement la signature du notaire...

Léopold regarda son cousin bien en face.

— Ma parole, dit-il, on croirait que vous avez peur !

— On aurait peur à moins... Dame ! c'est un faux...

— Assurément c'est un faux, mais à côté de ce que j'ai fait, de ce que je fais, de ce que je vais faire, le petit travail dont je vous charge est une bagatelle, mon excellent ami, une pure et simple bagatelle ! Point n'est question de raisonner et de discuter, mais d'agir... Il faut que la lettre soit signée du notaire, et si bien signée que personne au monde, pas même lui, ne puisse constater sa signature...

— A quoi cela servira-t-il ?

— Encore des objections !

— Elles sont justes.

— Elles sont absurdes !

— Prouvez-le-moi.

— Parbleu ! ce sera bientôt fait ! Songez qu'Ursule Sollier peut connaître l'écriture et la signature de M. Auguy.

— C'est invraisemblable.

— Pas le moins du monde... Le notaire a dû correspondre

souvent avec l'oncle Robert Vallerand qui remottait entre ses mains un important dépôt... Or, l'oncle Robert, plein de confiance en la dame Ursule, a fort bien pu lui communiquer tout ou partie de la correspondance... Et même, en y réfléchissant, je crois probable, pour ne pas dire certain, qu'il l'a fait. Êtes-vous convaincu que j'ai raison et qu'il faut suivre la voie que je vous indique ?...

— Eh ! bien, franchement, oui...

— Bravo ! A l'œuvre donc !...

— Le travail sera long je vous en prévions...

— N'avez-vous point préparé l'acide indispensable ?

— Je l'ai préparé, mais l'opération matérielle du lavage et du séchage, sans compter l'étude raisonnée de l'écriture et les premiers essais, nécessitera au moins quatre heures...

— Eh bien, à six heures, je serai ici avec le brouillon de la lettre que vous devez écrire...

— Venez je serai prêt...

Léopold quitta l'entrepreneur et retourna au passage Tocanier. Il trouva Jarrelonge.

Le libéré arrivait de la gare du chemin de fer de l'Est où, grâce au bulletin de Renée, il avait retiré la valise déposée à la consigne.

— On t'a remis le colis sans faire d'observation ? demanda l'ex-réclusionnaire à son complice...

— Pas le moindre, répondit Jarrelonge. On m'a réclamé vingt centimes et voilà tout...

— Bien ; nous allons procéder à l'inventaire...

La serrure était fermée à double tour, mais nous savons que Léopold avait trouvé la clef en fouillant la jeune fille. Il ouvrit la valise. Elle ne contenait qu'un peu de linge et quelques effets d'habillement.

— Comment, pas de bijoux ! s'écria Jarrelonge avec un désappointement manifeste.

— S'il y en avait qu'en ferions-nous ? répliqua Léopold en haussant les épaules.

— Nous les vendrions, donc ! !

— Jamais de la vie ! ! C'est comme ça qu'on se fait pincer ! Les bijoux sont des pièces à conviction...

Tout en fouillant Léopold trouva une demi-douzaine de lettres. Il les lut, les jugea parfaitement insignifiantes, et les jeta au feu.

L'inventaire était terminé et n'avait pas duré plus de dix minutes.

— Qu'allons-nous faire des frusques ? demanda Jarrelonge.

— Les brûler comme les papiers..

(A CONTINUER)

Commencé le 12 Octobre 1882.

#### INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arriéré immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et mêmez s'ils complète (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Editeurs,

Boite 1936, Bureau de Poste.

Sto Th Grèce Mon